

Écrire pour le plaisir

Brossard, Nicole. 1978. *Le centre blanc. Poèmes 1965-1975*.
Montréal, L'Hexagone, « Rétrospectives », 422 p.

Jean Fisette

Volume 5, numéro 1, automne 1979

Jacques Godbout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200198ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200198ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fisette, J. (1979). Compte rendu de [Écrire pour le plaisir / Brossard, Nicole. 1978. *Le centre blanc. Poèmes 1965-1975*. Montréal, L'Hexagone, « Rétrospectives », 422 p.] *Voix et Images*, 5(1), 197-201.
<https://doi.org/10.7202/200198ar>

Écrire pour le plaisir
Nicole Brossard,
Le centre blanc.
Poèmes 1965-1975, Montréal,
L'Hexagone, « Rétrospectives », 1978, 422 p.

Sur fil de lumière
je suspends la poésie
comme guirlandés

(Aube à la saison, 1965)

CETTE ÉCRITURE NE PARDONNE PAS
QUI ÉLARGIT LE CENTRE OUVRE LE
CERCLE EXPULSE AU LARGE LE DIS-
COURS DÉCOUPE LES ENTENTES
TACITES LES ÉVIDENCES DU DIVAN /
DU PLAISIR / DE LA RAISON.

(Le Cortex exubérant, 1974)

Cette édition rétrospective répond à un besoin devenu impérieux : celui d'illustrer, et, pourquoi pas, de raconter, puisqu'il s'agit d'une histoire, l'évolution de l'écriture moderne au Québec, et ce, par le biais d'une œuvre exemplaire, celle de Nicole Brossard.

Cette œuvre n'est certes pas toute la modernité, mais elle en a constitué le nerf central, un lieu de référence devenu essentiel, au point d'ailleurs que les attaques contre la modernité ne pouvaient que viser cette cible (Et l'on sait que la loi du déplacement entre les objectifs-cibles est prédominante dans le discours polémique).

Ma relecture m'a donc permis d'assister à cet avènement et je me contenterai de proposer en vrac quelques notes de lecture, sans pouvoir bien distinguer ce qui appartient en propre, soit à la personnalité de Nicole Brossard, soit à la modernité qui reste une notion confuse, mais pas moins réelle, pour autant.

*

* *

Les deux fragments inscrits à titre d'épigraphe illustrent jusqu'à la caricature le chemin parcouru :

- une « désentimentalisation » du texte poétique : la « poésie » devenant « écriture » ; les innocentes « guirlandes » faisant place à une attitude de refus (« ne pardonne pas »), voire à une entreprise d'agression (« expulse », « découpe ») ;
- la « disparition élocutoire du poète » (Mallarmé) : le performatif « je suspends » étant refoulé dans la position équivoque du performatif secondaire par la thématization de l'énonciation : « je suspends » devenant « Cette écriture » ;
- et enfin, la thématique quelque peu éthérée du « fil de lumière », proche des *Songes en équilibres* d'Anne Hébert (1942) fait place au discours de la modernité se fondant sur la conscience du signifiant (« discours »), de l'écriture comme activité désirante (« plaisir »), brisant les certitudes rassurantes de la « raison », de la psychanalyse (« divan »), mais poussant la subversion jusqu'à atteindre le non-dit des relations inter-personnelles (« ententes tacites »).

La métaphore de base du texte moderne au Québec, tant chez Nicole Brossard que chez les principaux représentants des *Herbes rouges* et de la *Nouvelle Barre du Jour* est certes le rapport corps/texte (cortex) qui a été joué et exploité jusqu'à la saturation du paragramme : texte/sexe. Si ce nœud paragrammatique est devenu, à l'usure, un lieu commun, une « tarte à la crème » — tout comme le thème du pays dans la poésie de l'Hexagone — il n'en reste pas moins fort intéressant à analyser en ce qu'il ouvre une voie privilégiée à la re-connaissance de cette écriture. On remarquera certes le plaisir de jouer investi dans la matérialité la plus pure du langage, soit le niveau phonique de la similarité S/T ; le plaisir aussi de faire jouer l'ambiguïté et les effets de polysémie dans l'attribution des prédicats de l'un à l'autre. Mais, ce travail textuel, tout ludique et gratuit qu'il puisse paraître, n'en répond pas moins à un projet d'envergure : celui de rapatrier l'activité de l'écriture à l'intérieur de l'espace corporel, vu comme une zone d'élection, origine et aboutissement des désirs, lieu des interdictions et transgressions, seul terrain où s'inscrivent les traces du plaisir.

On comprendra dès lors que le rapport corps/texte est beaucoup plus qu'un simple effet de sens produit à la surface textuelle ; il est le moteur, le cœur de l'écriture. C'est là un des sens de cet étonnant (le plus beau, à mon goût) texte de N. Brossard : *Le Cortex exubérant*.

*
* *

On a entendu mille fois des résistances face à l'écriture moderne, s'enveloppant d'inquiétants alibis nationalistes — plus ou moins avoués — mettre en cause la signification de cette modernité dans la culture québécoise d'aujourd'hui, laissant entendre qu'il ne s'agit là que d'une probléma-

tique d'importation, complètement excentrique par rapport à notre « nombril national ».

Et si la problématique fondant la modernité au Québec n'était que la contre-partie — donc le prolongement — du substrat poétique qui avait fondé et dirigé de l'intérieur la production de la génération précédente, soit celle de l'Hexagone ? Alors que ceux-là fondaient le rapport de désir Homme-Pays sur la métaphore du désir amoureux, avec tous les détours et toutes les atténuations qu'implique la stratégie du « flirt », il semble que l'écriture moderne ait inversé la direction du désir, qu'elle ait pris la métaphore au pied de la lettre et qu'elle ait substitué les lieux de désir : le corps de l'autre est saisi comme un territoire à explorer, comme une surface à la fois géographique et géométrique ; au thème de « l'enracinement dans le sol natal », correspond, chez Nicole Brossard, cet étonnant titre : *Mordre en sa chair* ; au discours visant la « deffense et illustration de la langue », correspond un « infra-discours », pourrait-on dire, fondé sur le fantasme de la langue-organe-physiologique, lieu privilégié des sensations et aussi comme instrument d'exploration du corps de l'autre : une langue bien pendue qui prend des colorations phalliques. La langue reste un instrument de communication, mais non plus métaphoriquement.

Au lieu d'un espace géographique qui est saisi amoureuxment, c'est le corps de l'autre, un espace biologique, qui est saisi géographiquement. On s'entendra alors, je crois, pour reconnaître l'importance de cette entreprise de démythification qui n'est que l'effet d'une subversion des valeurs symboliques fondant notre culture, voire plus, une prise à partie des alibis langagiers. Et cette entreprise gigantesque, la plus iconoclaste puisqu'elle atteint le langage, seule la revendication féministe pouvait la fonder. Nicole Brossard et Madeleine Gagnon en auront été les figures de proue, les initiatrices, les sorcières.

*
* *

L'effet de subversion du langage chez Nicole Brossard résulte d'abord d'un sur-investissement au niveau de la polyvalence lexicale (et par voie de conséquence, sur le plan de la polysémie, d'ordre sémantique) : en termes plus concrets, l'avancée du texte se fait comme par bonds, d'un mot à l'autre, s'appelant phoniquement, comme naturellement. Il en résulte que la désarticulation syntaxique a quelque chose d'artificiel : plus l'on avance dans la date de parution des textes, plus ce schéma de la composition « nominaliste » semble prédominant, plus abondent les verbes transitifs sans objet et, à un autre niveau, plus les textes deviennent difficile à lire (au sens très concret de : réciter, déclamer).

Dans une entrevue¹, Nicole Brossard nous confiait qu'elle ne retouchait à peu près jamais un texte après le premier jet et c'est exactement ce qu'on peut percevoir à la lecture : il y a une absence (voulue, certes) du cercle

cybernétique de la parole-écoute chargé de venir, réflexivement, « régulariser le débit » et fonder la rythmique de la parole.

Dès lors, la parole, l'acte d'énonciation paraît comme une pure profusion, une prolifération de gestes langagiers qui restent sans écoute, sans échos ou, à un autre niveau, comme les pulsions du désir dont les objets se disculperaient constamment. Chaque prise de parole, chaque énoncé, de ce point de vue, manifeste un désir inassouvi, une quête sans cesse recommencée :

l'aller et le retour des forces éternellement multiples (...) ralentit le souffle qui jusqu'alors régissait la respiration productrice éphémère du corps le corps savoir et son versant le silence sans la crispation muette de l'évanouissement.

(*Le centre blanc*, p. 183)

En ce sens, l'étalement des poèmes sur plus de quatre cents pages, réitérant constamment cette même quête, la réalisant de façon de plus en plus précise, ont comme fonction, devant l'absence de l'objet, de retourner cette pulsion sur elle-même. À la quête déçue de l'autre, se substitue une attitude de repli sur soi, incessamment reprise.

Le geste de désir devient, en lui-même le lieu de plaisir ; au vide du monde des objets, des autres, vient se substituer en soi, le « centre blanc ».

Le paradoxe n'est pas mince qu'une quête du monde sensible, des choses, de l'autre, initialement placée sous le signe de Dora, de la sorcière, aboutisse ainsi, dans la figuration la plus abstraite, fantasmatique de la construction géométrique (Saint-Denys Garneau n'est jamais tout à fait absent). Et pourtant, il ne s'agit pas d'une simple réaction narcissique, conduisant au néant.

La construction géométrique (« centre blanc », « lignes convergentes », etc.) renvoie au corps perçu comme le seul lieu véritable d'enracinement du plaisir. Ainsi, le langage emprunté à la géométrie devient mitoyen, participant et du corps dans ce qu'il a de plus concret, et de la parole comme moyen d'échange de valeurs symboliques. C'est là la réalisation la plus parfaite que l'on puisse imaginer du projet initial, figurant dans le diptique : corps/texte.

Un poème dit, avec une acuité et une lucidité particulièrement vives ce projet de fonder le langage médiateur, et ce, sans illusions :

entre code et code l'espace est illusoire
point de lieu propre à la dénonciation
la terminologie modifie

le code s'infiltré
la moindre tentative finit par rompre

désormais le sens en a deux
un de trop
l'artifice est inévitable

voilà comment

(*Suite logique*, p. 167)

Le paradoxe entrevu plus haut, n'était en fait qu'un mirage : entre soi, le monde et le langage, il n'y a plus de rupture, mais, au contraire, la fusion la plus cohérente, la plus brûlante.

*
* *
*

Suite à la parution du *Centre blanc*, on a récemment crié au nombri-
lisme. C'est là une bien triste et bien mesquine évaluation. Parler ainsi, c'est
faire preuve de la plus grande incompréhension des lois du langage et des
formations symboliques. Car, en fin de compte, *Le Centre blanc* ne raconte
pas autre chose que cette recherche d'une conciliation, où puisse enfin
s'inscrire le plaisir. Si le langage est mystérieux, voire hermétique à plusieurs,
c'est qu'il tient à un enjeu dont l'envergure implique nécessairement la
subversion de nos habitudes intellectuelles, des limites de notre imagination
et de nos restrictions morales.

Jean FISETTE

1. «Un livre à venir. Rencontre avec Nicole Brossard» dans *Voix et images*, III, 1,
septembre 1977, pp. 3-18.